

L'Engagement, Mon Engagement.

- « Mais pourquoi es-tu né ? hein ?! Pourquoi ? ».

Son talon blesse mon échine une fois encore. Mais si je suis né, c'est à cause d'elle. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, c'est comme un cauchemar perpétuel. Sa main frappe mon visage, comme quand on est presque nu dehors en plein hiver et que le froid te fouette comme ce n'est pas permis.

Quelqu'un sonne à la porte. Je suis sauvé. Enfin il n'y a plus de coup, pendant un petit moment.

- « Bonjour Madame Dupont, est-ce que Quentin est là ? »

Je reconnais mon amie Sarah, ma voisine.

- « Oui Sarah, il est là, mais il ne peut pas sortir, il est puni, répond ma mère.

- Mais tout se passe bien ? Je voulais lui dire au revoir, je déménage demain.

- Ce ne sont pas tes problèmes, mêle-toi de ce qui te regarde, et tout ira comme prévu ».

Ma mère claque la porte, d'une manière qui exprime bien sa colère.

J'ai une idée. **Ce soir je m'engage à être libre...**

23h00.

La soirée s'éternise sous les coups. Mais la personne qui est sensée être ma mère se fatigue peu à peu. Elle va alors se coucher, me laissant seul dans mon désespoir. Mais elle n'apas le sommeil trop lourd... Ce que je vais faire ce soir, je vais peut-être le regretter toute ma vie. Mais tant pis, parce que je regrette bien assez de choses. Je regrette tout d'abord d'être né, je regrette que mon père soit mort, et je regrette surtout d'être le fils de ma mère. Alors, je n'ai plus rien à regretter. Même si ma mère est la seule personne que je côtoie, à part Sarah. Sarah a dix huit ans, un an de plus que moi. Elle habite seule, car ses parents travaille à l'étranger. Elle a loué un camion de déménagement, pour pouvoir faire la route d'une seule traite.

Elle est brune, et très grande. Elle est assez malheureuse, car ses parents lui manquent... Mais elle doit vivre ainsi. Enfin survivre avec cette absence.

Je sors dans la rue, par la fenêtre. C'est la première fois que je sens l'air frais depuis un mis et demi. On est en août, les criquets chantent, la grêle tombe... Même pas mal ! J'ai l'habitude des coups. Je vois la lisière du bois, dans la pénombre. Ca me fait du bien d'avoir de la place, d'être enfin un peu libre.

Je vois le camion de Sarah, tout blanc. J'essais de l'ouvrir, manque de bol, c'est fermé !!! Ca m'aurait étonné ! Par contre, la fenêtre est entrouverte. J'appui dessus de toutes mes forces pour la baisser. Ah !! Elle est grande ouverte ! J'entre alors par la fenêtre, et je vois qu'il n'y a pas de séparation entre le coffre et la place du conducteur. Je passe alors par la coffre, et j'aperçoit qu'elle a chargé son mobilier. Il manque juste le lit. Mais je sais qu'elle va le jeter. Je me couche sur le canapé et je m'endors.

5h00 du matin.

Le moteur retentit, Mon cœur bat à toute allure, j'ai tellement peur de regretter, tellement peur qu'elle me retrouve et que ce soit pire qu'avant, j'ai tellement peur qu'elle n'y arrive pas sans moi... Mais il faut que je sauve ma vie, mon futur, j'aimerai que mes enfants soient fiers de

moi, qu'au moins quelqu'un soit fier de moi... Depuis la mort de mon père, personne ne l'a été.

Les heures passent, et je m'aperçois que j'ai pensé à prendre mon portable. C'est un exploit ! J'aimerais appeler ma mère, lui dire que je vais bien, mais le principe d'une fugue, c'est de ne pas donner de nouvelles au principal fautif, c'est logique, non ?

C'est maintenant, enfin, que je me sens libre ! Ca y est ! Je me demande comment Sarah va réagir quand elle va s'apercevoir que je suis là ! Va-t-elle rire ? Va-t-elle se mettre en colère ? Je verrai bien !

Le camion s'arrête. Je vois le panneau où est inscrit le nom de la ville. Rouen. J'essaie de calculer combien il y a de kilomètres entre Rouen, et ma ville de départ, Nîmes : à peu près huit cents kilomètres. Oui, c'est ça, huit cents environ. Ca fait loin quand même !

La porte du côté conducteur s'ouvre, et au bout d'un moment, elle claque. Sarah n'a jamais été trop douce avec les portes. Pour rien d'ailleurs.

Elle est assez sombre. Toujours habillée en noir, maquillée en noir, ses cheveux noirs... La seule touche de couleur sont ses yeux verts. Et sa peau bien sûr. Puis ses lèvres. Rouges. Comme des roses.

La serrure du coffre du camion à l'air de s'ouvrir. Un trait de lumière m'éblouit, car il vient droit dans mes yeux. Une masse noire est statique (je pense qu'elle me regarde).

- « Mais que fais-tu là !?? T'es fou ou quoi ?!?!
- Sarah, je suis désolé, il fallait que je m'en aille de chez...
- Arrête ! »

Elle me dévisage, mais ses yeux ne sont pas plein de haine. Ils sont plutôt sympathiques. Et là, elle me prends dans ses bras, et pour la première fois de ma vie, je suis heureux ! C'est très bizarre parce que ça ne m'était jamais arrivé avant. JA-MAIS.

C'est bon d'être heureux.

Elle me prend par la main et me dit : - « Et bien heureusement que t'es là, j'avais besoin de gros bras ! » Et elle me fait un clin d'œil.

On débarrasse le camion, et je sens les courbatures de la veille remonter dans mon flanc gauche. Comme si on l'avait mi lui tout seul à la chaise électrique ! Mais j'ai l'habitude, j'ai appris à me dire qu'il y a plus malheureux que moi dans le monde. Je plains la personne qui l'est !

Je lève mes manches, et Sarah voit les bleus que les doigts de ma mère m'ont laissé quand elle a voulu m'arrêter la circulation.

- « C'est quoi ça ? » demande-t-elle d'un air inquiet.
Je lui répond : - « Tu es trop curieuse, je suis désolé, je peux pas te dire ».

- « Tu es libre maintenant Quentin, tu peux me dire.
- Tu sais très bien ce que c'est Sarah ».

Elle me regarde et me prend la main. C'est encore comme si on m'avait mis à la chaise électrique. Mais si la chaise électrique fait cet effet-là, je voudrais bien faire tous les meurtres possibles et imaginables pour pouvoir y retourner ! Je sais, je suis bizarre.

Les minutes passent, et j'aimerais que ça dure toute la vie. TOUTE LA VIE.

- « Euh, bon, euh... désolé... euh... on continue de rentrer les affaires... enfin... voilà, quoi !... » dit-elle.

Elle est assez gênée, mais je sais que ça lui fait le même effet qu'à moi. Et puis là, je me mets à vraiment regarder la maison. Elle est plutôt petite et plutôt vieille, mais jolie aussi. Un petit chemin gravillonné conduit à la porte d'entrée. Des lilas le bordent et commencent à faner, par manque d'eau et à cause du trop plein de soleil. Un peuplier protège une table de jardin et des chaises en fer forgé de la lumière. Les chaises rouillent, ça qui leur fait prendre une couleur ocre. La peinture blanche qui les recouvrent craquèle et les feuilles du peuplier tombent peu à peu, ce qui annonce l'automne qui avance vicieusement, comme un « serial killer ».

L'automne. Le petit frère de l'hiver. Je déteste l'hiver, et vu que les amis de mes ennemis sont mes ennemis, je déteste l'automne. C'est bête, mais c'est comme ça.

Je vois Sarah prendre une lampe et une table de chevet, pendant que je rêve. Je me sens mal à l'aise : c'est moi « l'homme » et c'est moi qui « glandouille » !

Le camion vide, je me demande comment on va pouvoir arranger l'état des chaises. Mais je viens de me rendre compte que je n'ai pas pris d'habits de rechange. Quel idiot, mais quel idiot !!! Moi qui suis maniaque de l'hygiène, et bien là, c'est raté !!

- « Quentin, viens voir VITE !!! m'appelle Sarah.
- Quoi ? »

Elle montre la télévision de sa main tremblante, Mon portrait y est encadré. En dessous, un message apparaît :

« Voici Quentin Dupont, 17 ans brun, 1m 65, 68 kg, disparu depuis Vendredi 12 août 2007 à Nîmes. Si vous l'apercevez, appelez le numéro vert : 0800 280 780 »

Mon sang se glace, je reste debout, sans bouger, sans rien dire. J'ai peur. Peur pour Sarah. C'est en quelque sorte ma « complice ». Je ne voulais pas l'entraîner dans tout cela.

- « Tu sais quoi Quentin ??? J'ai une SUPER IDEE !!!! »

Le lui annonce : « Je vais rentrer Sarah ».

- « Ah ça, NON !!! Sûrement pas !!! Tu vas te teindre les cheveux en blond !!!! ».

Je commence alors à rire. Des éclats de rire. Tellement fort, que j'en ai mal à la gorge ! Des larmes coulent de mes joues, telles des fleuves. Pour une fois, ce ne sont pas des larmes de tristesse, de douleur ou de colère, mais bel et bien des larmes de joie. Je n'ai jamais ri comme ça. Peut être parce que je n'avais pas le droit ! Ma peau au début blanche comme neige, vire au rouge sang.

- « Mais pourquoi tu ris ?!! Me demande Sarah, d'un air vexé.
- Tu me fais trop rire !!... Mais ce n'est pas une mauvaise idée !

Mon portable sonne. La sonnerie est le même que celle dans *Jurassic Park*, quand le héros entend son téléphone sonner, mais dans le ventre du dinosaure !!! Flippant !!!

Sur l'écran du portable est inscrit « maman ». Je me dis que maman est peut-être avec la police et qu'ils me localiseront à tous les coups si je décroche.

Ma mère est maligne à ce jeu-là ; mais j'ai hérité d'elle ce côté sournois, limite vicieux... Le côté « Je te coincerai en te faisant croire que je suis naïf, mais en fait c'est toi qui l'es ». Ce côté-là quoi.

Enfin, la sonnerie s'arrête. Ma mère m'a laissé un message, mais je ne l'écouterai pas.

La nuit est tombée, et je suis condamné à dormir par terre, Sarah n'ayant pas de lit, elle dort toute seule sur le canapé.

Les criquets chantent mais moins qu'à Nîmes. Il fait assez froid ici. Il y a des nuages à l'horizon, j'espère qu'il va pleuvoir ! parce que s'il y a bien quelque chose que je déteste à Nîmes, c'est la chaleur qu'il y fait. En fait c'est l'odeur nauséabonde de la sueur des gens à cause de cette chaleur. Le pire, c'est dans le bus, quand c'est bondé de monde, l'été, et que les gens se tiennent aux barres fixées sur le plafond du bus, et que l'odeur de leurs aisselles vient te chatouiller les narines, comme un très, très, très vieux camembert. Immonde !!

Je n'arrive pas à dormir. C'est bizarre. Moi qui dort mieux qu'un loir, d'habitude... Mais là, c'est normal que je ne trouve pas le sommeil. Trop de problèmes, trop de regrets, trop de liberté... Trop d'un coup.

Le portable de Sarah retentit.

- « Allô ?... dit-elle d'une voix endormie.

- Bonsoir Mademoiselle, Police National, nous voudrions savoir si vous aviez aperçu Monsieur Quentin Dupont, ou si vous aviez eu des nouvelles de lui ces derniers temps ? demande une voix rauque au bout du combiné

- Qui ? Quentin ? non, je voulais lui dire au revoir avant de partir, mais sa mère n'a pas voulu.

- D'accord. Si vous le voyez, appelez ce numéro : 0800 280 780. Merci, au revoir.

- Au revoir. Dit Sarah en baillant.

Elle me regarde, je la vois, car la baie vitrée n'est pas fermée, et laisse alors passer la lumière de la lune. Elle n'a pas l'air tranquille.

Le lendemain, je sors de la maison. Le rideau du voisin se ferme au moment où je regarde dans sa direction. Bizarre ! Peut-être que je deviens paranoïaque ? Possible. Mais j'ai si peur, qu'une chaleur vient me monter au cerveau et que ma trachée devient encore plus sèche que le Sahara.

J'ai quelques sous en poche pour acheter du pain. Il fait beau mais humide. La boulangerie est au coin de la rue, c'est un grand bâtiment blanchâtre, avec inscrit sur l'enseigne : *Pain du matin*.

Je rentre dans la boulangerie. La porte fait tinter la carillon qui est accroché juste au dessus de ma tête. Le boulanger n'a pas l'air de s'intéresser à moi, il est trop pris par son travail, que je

n'ose pas toussoter pour qu'il réagisse. Alors je regarde toutes les sortes de pains exposées, les éclairs au chocolat, les tartes au lait et au miel, les tartes au pommes, au chocolat, à la poire, aux prunes, mais je n'aperçois pas ma préférée, la tarte aux abricots.

Le boulanger se retourne et me fait un immense sourire, comme pour se faire pardonner d'avoir mis tant de temps. Je lui demande deux baguettes ce qui me coûte 1,20 €.

L'homme me dit au revoir avec un sourire à se décrocher la mâchoire.

J'ai peur qu'il compose le numéro vert et qu'il dise que je suis là, à huit cent kilomètre de ma commune. La même sensation que tout à l'heure me revient. Mais cette fois c'est pire.

Un jeune homme appuyé contre un arbre à l'arrêt de bus, fume sa clope et me regarde. Il me sourit. Je sens qu'il faut que j'aille le voir... mais je n'y vais pas, il va me prendre pour un fou, et puis, qu'est ce que je vais lui dire ?

Mais au moment où je passe devant lui, il me dit : « t'inquiète pas mon vieux, j'appellerai pas les flics pour dire que t'es là... »

Je m'arrête net, un frisson parcourt mon dos. De brûlant je passe à froid, de rouge je passe à blanc. Je me retourne en me disant qu'il fallait bien que je lui parle.

- « De quoi parles-tu ? lui dis-je, tremblant de peur.

- Tu le sais mieux que moi

- Non je ne vois pas.

- Arrête donc, j'aime pas les menteurs. Argumente-t-il. Je vends de tout, et j'ai besoin de fric. Je garde ma parole, et tu m'achètes des trucs, ok ?

- T'aimes pas le mensonges ? eh bien moi, j'aime pas le chantage.

- Tant pis... »

Il jette son mégot par terre et l'écrase avec son pied. Il me regarde, et me sourit sournoisement.

- « Ok d'accord... lui dis-je sans être réellement convaincu.

- Je le savais ! »

On s'installe dans une ruelle, et il ouvre le sac à dos que je n'avais d'ailleurs pas vu du tout.

- « J'ai un sèche-cheveux, une console portable, un flingue, des cartouches pour le flingue...

- T'as un flingue ? Lui dis-je.

- Ouais et les cartouches qui vont avec.

- Tu m'en donnes combien ?

- Bon, dans la situation où tu es, je te le passe. Mais pour le charger fais gaffe, l'ouverture est assez dure. »

Je prends l'arme. C'est assez impressionnant, je me demande ce que je vais en faire.

Il me donne les cartouche. C'est lourd, il y a trois cartouches. Il me dit qu'il doit y aller, et il me dit surtout qu'il sera aussi muet qu'une tombe. Ca me rassure. Pourtant je n'ai jamais eu confiance en personne, même en Sarah.

Je rentre à la maison, et au moment où je rentre dans l'allée couverte de graviers, je reçois un appel. C'est Sarah, je décroche.

Quand j'arrive à raccrocher, ma main tremble. Elle vient de m'annoncer que quelqu'un d'ici avait appelé le numéro vert. Le traître l'a appelé ce matin à 9H30. Ce n'est pas le boulanger, car je suis arrivé sur son lieu de travail à 9H45. Ce n'est pas le jeune homme qui m'a donné le pistolet, je l'ai vu à 10H. Ca y est. Je sais qui c'est ! C'est le voisin d'en face ! Je rentre en courant.

Mon visage est trempé. Pourtant il ne pleut pas !

En fait, ce sont mes larmes qui coulent sur mes joues. Je les voit tomber sur le sol, comme les grêlons qui me frappaient eux aussi le soir de ma fugue.

Sarah pleure, je ne sais pas pourquoi.

- « Quentin, je... je t'aime »

Je reste bouche bée. Je la prends dans mes bras. Mais au moment où nos lèvres vont s'entremêler, mon portable retentit à nouveau. C'est ma mère. Je décroche, et elle me dit qu'il faut que je rentre.

Elle s'excuse pour tout et surtout elle me dit qu'elle m'aime. Elle m'aime !

- « Je vais te ramener Quentin. Me dit Sarah.

- D'accord ».

Ma réponse me fait mal au cœur, mais si ce n'est pas moi qui rentre, ce sera la police qui viendra me chercher.

Le jour même, je prends la route avec Sarah, pour Nîmes. Huit cent kilomètres. Neuf heures de route. Et je repense aux dix-sept ans de coups de balais. En u pensant, mes yeux s'alourdissent, je me détends et je m'endors.

Je sens une douce caresse contre ma joue. J'ouvre mes yeux délicatement pour entrevoir les yeux de Sarah. Les yeux plein de larmes de Sarah. Derrière elle, le jardin de chez moi. Vous savez, le jardin sans joie, sans amour, sans rires... et sans lilas. Ma mère ouvre la porte d'entrée, et me cours dans les bras.

- « Ecoute –moi bien, maman. Si je reviens ici, c'est pour avoir toutes les réponses que je veux ».

Et oui. Ca fait sept ans que ça me trotte dans la boîte crânienne et jamais la réponse n'est apparue à mes yeux : comment mon père est-il mort ?

- « D'accord mon chéri, tout ce que tu veux... Tout ce que tu veux !!!

- Comment Papa est-il parti de ce monde ?!! »

Les mots sonne faux, à cause de ma voix noyée de larmes. Elle me regarde. Ses yeux sont énormes.

- « Maman ! Comment est-il mort !? »

Je lui dit tout ça en la secouant de toutes mes forces.

- Entrons dans la maison et parlons(en ».

j'obtempère. Sarah ne veux pas entrer mais je l'y force. Je m'assois. Elle me sert du coca, mon cœur bat à vive allure.

- « Maman, réponds !!! »

- Quentin, je... c'est... c'est moi qui est tué ton père. Un soir où j'avais trop bu... il prenait son bain... il s'est endormi... j'avais un coussin... et je l'ai étouffé ».

Quelque chose est lourd dans ma poche. Je sors l'objet, le pointe vers ma mère, et appuie brusquement sur la détente.

Mais au moment où la balle va transpercer la cage thoracique de ma mère, Sarah s'interpose...

Une rose rouge accompagnée d'une larme tombe lourdement sur le bois du cercueil, tandis que les menottes me serrent autour de mes poignets fragiles, entourant les marques que ma mère m'a faites il n'y a pas si longtemps.